Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 38

Artikel: Derniers échos
Autor: Tauxe, David / Julie / Antan, Pierre d'
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208033

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

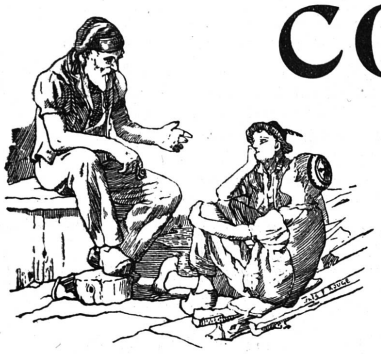
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

49me ANNÉE — N° 38. Samedi 23 septembre 1911

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En vente au Bureau du « Conteur »
Etraz, 23 (1er étage).

Causeries du « Conteur vaudois ». — Choix de morceaux français et patois, prose et vers, parmi les plus populaires. Illustrations de Ralph . . . . . Fr. 1 50
Favey, Grognuz et l'Assesseur, récit humoristique des aventures de trois Vaudois, à Paris, à Berne et Fribourg, pendant le Tir fédéral. Illustrations de Ralph et de J.-H. Rosen . . . . . » 2 50
La vilhe melice daô canton de Vaud, par C.-C. Denéréaz . . . . . » 1 —
L'histoire dè Guyaume-Tè, par L. Favrat (encore quelques exemplaires) . . . » 0 20
(Par poste, fr. 0,22 en timbres.)

DERNIERS ÉCHOS

Ma bien chère Julie,

Il faut pourtant que je m'emmanche à t'écrire, autrement tu te figureras encore Dieu sait quelles histoires : que j'ai été tué, ou pris par les ennemis, ou que je passe mes jours et mes nuits au clou.

Heureusement, il n'y a rien de tout ça ; sauf qu'on est noir comme le petoud, qu'on a les pieds écrabouillés, et qu'on est plus coffe que le derrière de la marmite, à part ça on est en bon état, avec les dents et tout, comme tu pourras le voir quand on aura fini la vie du diable qu'ils nous font mener par ici, et qu'on pourra se rencasagner chez soi. Parce que, pour une vie du diable, y a pas à dire, c'est une vie du diable. Je crois que si on avait tué son père et sa mère, brûlé son village et mangé sa servante, on pourrait pas vous faire faire des travaux forcés plus pénibles que ceux qu'on nous fait faire.

Enfin, c'est bientôt la finition ; mal dommage. Le jour où on pourra leur brûler la politesse, on le veut faire de grand cœur. C'est pas de se lever matin qui me gêne ; pardine, on y est habitué, et ça me mène pas bien loin. Ce qu'il y a de terrible, c'est de courir toute la sainte journée, par ces terribles raveurs, avec le sac qui vous pèse sur le dos, et le sac à pain et le fusil qui pendoillent. Ce qui me démonte surtout, c'est quand on nous fait ravager des champs de choux ou de raves. Il me vient toujours à portée de crier au colonel : « On voit bien que vous ne savez pas comment ça pousse et la peine qu'il faut ! »

Je te remercie beaucoup pour la boustifaille que tu m'as envoyée. Elle est bien arrivée un peu mêlon-mêlette, c'est-à-dire que le gâteau avait le goût de saucisson et que le saucisson sentait les pruneaux, mais c'était rude bon quand même, surtout le gâteau. Je suis sûr que tu as pris des pruneaux du grand prunotier derrière chez nous. Ils ont un fin goût de noisette que j'ai reconnu. Je me réjouis de pouvoir les aller gruler avec toi, ma Julie. Du reste, je peux pas me plaindre. On est toujours tombé dans des bons villages et chez des bonnes gens qui nous ont bien soignés et qui nous ont laissé manquer de rien. Je te dirai, j'ai un moyen pour reconnaître d'avance chez quelle sorte de gens on est. Je regarde le chat. Quand je vois un beau chat bien gras, avec le poil brillant, qui fait le gros dos et qui met la queue en trompette quand on le caresse, je me dis : « Ça va bien, voilà une bonne maison, où les gens ont de quoi et ne sont pas regardants. Tu peux sans crainte leur z'aller demander de l'oignon pour mettre dans la vinaigrette. » — Si le chat est maigre et minable, qu'il file avec la queue entre les jambes, c'est une crouïe maison ou des crouïes gens ; il ne faut pas s'y frotter. Il y a des fois des villages entiers qui sont comme ça.

L'autre jour, on est tombé dans une maison où il y avait un gros matou jaune, fin gras. — De ma vie, de mes jours, quelles bonnes gens, et ce qu'on a été bien soigné ! Le matou et les gens ça allait ensemble, comme le tenon et la mortaise. On est fier d'être Vaudois quand on fait des aussi bons rencontres.

Il ne faudrait pas te croire, ma Julie, que je ne pense à toi et à la maison que quand tu m'envoies du gâteau aux pruneaux. J'y pense surtout le matin, en me réveillant, parce que tu comprends, le jour on n'a pas le temps, et le soir, on est rendu. Figure-toi, j'ai remarqué que les autres de ma section, c'est la même chose. Ils pensent à leur femme surtout le matin. Il te faudrait voir ce réveil, quand la diane sonne. Tous ces gaillards, les uns après les autres, commencent par bouger un bras, et puis une jambe, et puis on les voit dzevatter dans la paille, et puis ils s'asseyent encore tout entoupinés ; on les voit ouvrir une bouche comme un trou de borancle, et puis s'étirer les bras comme pour les dépondre, et alors seulement ils commencent à parler. — La première chose qu'ils disent, régulièrement, c'est : « Sacré métier, est-ce pas bientôt fini ? » — La seconde, au bout d'un moment, c'est presque toujours : « M'étonne ma femme, ce qu'elle tranche, par la maison ! » — Trouves-tu pas drôle, qu'ils y pensent tous juste à ce moment-là ?

Pour quant à moi, je pense encore souvent à toi, la nuit. Il faut te dire que mes deux camarades, de gauche et de droite, deux crânes gaillards avec qui j'ai fait tous mes camps et avec qui je m'accorde rudement bien, sont les deux plus grands ronfleurs du bataillon. Tu peux pas te figurer la musique qu'ils me font, et les moules de bois qu'ils scient d'une nuit. Quand l'un a fini, l'autre commence, et souvent même, c'est les deux ensemble. L'un fait le ténor et l'autre le contrarius. Ça commence d'habitude doucement et puis ça va en augmentant. De temps en temps, il se trouve un nœud qui les arrête, alors ils reprennent depuis tout en bas.

Et puis, c'est que, quand ils sont bien en train, qu'ils y vont de cœur et de courage, il n'y a pas moyen de moyenner pour les faire décesser. Il y aurait là le roi de Prusse et tout le conseil de paroisse que cela n'y ferait rien.

Alors je me lève et je vais m'asseoir devant la grange, et puis tout en regardant les étoiles et la lune, je pense à toi, et aux petits et à la maison. Je me dis : « David Tauxe, pour être un tout malin, tu n'es pas un tout malin, il y en a qui te valent bien, et des tas. Tu as pourtant fait un coup de maître en ta vie : c'est le jour où tu as mené la Julie devant le pétabosson. Parce que, pour une femme d'attaque, c'est une femme d'attaque, à qui on peut laisser la maison sans souci, une femme de sorte qui ne t'a jamais fait la moindre dépitance. Si tu étais tombé sur une de ces galavardes comme il en est tant, tu serais bien enremblé avec ton gros train de campagne... »

Je me dis ça et encore bien des autres choses que je te redirai une fois qu'on aura le temps. Et quand j'ai tout ruminé, je retourne m'étendre sur la paille, entre mes deux scieurs de long.

Au revoir, ma Julie, à bientôt. Si tu as loisir, écris-moi encore une fois avant que je revienne, pour me dire comment ça va, toi et les petits et toute la maisonnée. En attendant, je t'embrasse sur les deux joues.

Ton mari pour la vie,

David Tauxe.

* * *

Mon cher mari,

J'ai bien reçu ta lettre et je suis contente de savoir que ça va pas trop mal par ce service. Pour ce que tu me racontes de la peine que vous avez, je te dirai que, malgré ça, il ne me fait pas bien mal de toi et des autres. Le service militaire, c'est une rude bonne chose pour les hommes. Il n'y a que là qu'ils soient obligés d'obéir. Il n'y a pas à dire : ma mère m'a fait, il faut qu'ils bastent, et quand ils reviennent à la maison, ils sont tout de même un peu moulés. Ça fait que c'est tout profit pour nous autres pauvres femmes.

En tout cas, vous n'êtes pas tant éreintés que tu veux bien le dire, puisque tu peux écrire une longue lettre, où les trois-quarts c'est rien que des bêtiseries. Je te demande un peu, pour un homme de ton âge, si ça a du bon sens, ces histoires de matou jaune et de ronflage ! Enfin, tu seras bien toujours le même.

Pour ce qui est d'ici, cela ne va pas trop mal. Le petit Davelet est tout moindre ces jours. Il tousse la nuit et il n'a point d'appétit. Je crois qu'il a pris mal en mangeant trop de fruits mal mûrs et qu'il a eu froid par dessus le marché. J'y ai fait boire sur de la bourrache et sur des taconnets ; à présent il va un peu mieux. Nos petits cochons profitent bien, du reste il me faut être tout le jour après eux ; il n'y en a qu'un qui reste tout petit, tout crazet ; il ne mange pas bien non plus ; si ça continue, il faudra y mettre le couteau. Les pruneaux sont mûrs ; j'en ai pu porter au marché des puissantes corbeilles. Ils se vendent encore pas trop mal, mais ceux qui rapportent le plus d'argent, c'est toujours les véreux, ceux qui tombent avant d'être mûrs. Suffit que c'est les premiers, ces niauques de damettes de par Lausanne leur tombent dessus ; on peut les leur vendre ce qu'on veut.

Par le village, il n'y a pas grand bruit. On s'aperçoit que beaucoup d'hommes sont au ser-

vice ; on ne voit que des femmes par les chemins et aux champs. La femme du garde-police m'a dit que son mari n'avait pas eu besoin tous ces temps d'aller faire fermer la pinte; il paraît que la pintière a dû fermer tous les soirs avant l'heure, il n'y avait pas un chat. Ça devait lui faire mal au cœur. Il n'y a qu'à l'église qu'on ne s'aperçoit pas que les hommes sont loin ; il n'y en a ni plus ni moins que d'habitude.

En somme, les choses ne vont pas plus mal. Il n'y a que ce malhonnête de laitier qui dit que la laiterie devient une boîte à cancans depuis que c'est les femmes qui portent le lait, et qu'il a toujours fini de réduire une heure plus tard qu'en temps ordinaire. On lui a toutes bien dit son affaire pour lui apprendre à être si mal embouché.

C'est vrai qu'il m'a fallu avoir une explication avec la femme du taupier. Cette batoille avait dit à ma cousine Marie que j'avais dû dire à la femme du syndic des choses sur sa fille qu'on m'avait dites au marché. J'y ai expliqué qu'avant de s'inquiéter de ce que j'avais dit, elle ferait bien mieux de s'occuper de ce qu'on disait qu'elle avait dit sur mon compte, à Lausanne, dans une épicerie. On s'est un peu niaisées, et après on a fait la paix, et alors pour lui rendre service, je lui ai dit ce que j'avais entendu dire qu'elle avait dit sur sa belle-sœur, et elle, pour me faire plaisir, elle m'a dit tout ce qu'on avait dit que ma cousine avait dit que j'avais dit. Ça n'a heureusement pas été bien loin, comme tu vois.

Il me tarde tout de même que ce service militaire soit passé. D'abord je te dirai que je ne me sens rien tant en sûreté, par ici. La semaine passée, on est venu, pendant la nuit, taguenatzer la porte chez la vieille Fanchette. Elle s'est mise à la fenêtre en criant et alors les voleurs ont déguerpi. Le fruitier, qui a une langue de serpent, dit que rien que de voir la Fanchette avec sa béguine de nuit, il doit y avoir de quoi épouvanter le plus intrépide. En attendant, je ne suis pas rassurée. J'ai beau détacher le chien tous les soirs, j'ai toujours peur, quand je m'endors, de me réveiller morte le lendemain. Et puis, je te dirai, voilà les nuits qui recommencent à devenir fraîches, et tu sais que j'ai tant facilement froid aux pieds.

Là-dessus, je t'embrasse aussi sur les deux joues et je reste ta femme pour toujours.

JULIE.

(Pour copie conforme).

PIERRE D'ANTAN.

Les gants.

Il y a une quarantaine d'années, deux Lausannois sortaient du café Morand, rue de Bourg, par une bise aussi violente que glaciale. Ils s'effacèrent pour laisser entrer à la célèbre « pinte » un des prédécesseurs de M. Virieux au département des finances.

— Brr ! fit l'un d'eux, quel froid de loup ! Je cours acheter des gants.

— Des gants ! mais, n'as-tu pas vu, les conseillers d'Etat eux-mêmes n'en portent pas.

— Cela n'a rien d'étonnant de la part de notre ministre des finances, reprit l'autre : il a constamment les mains dans nos poches !

Bavard. — X. est un incorrigible bavard. Il fatiguait, l'autre jour, de ses longs et vains babillages un de nos magistrats, dont le temps est très pris, et qui ne répondait rien.

— Je vous dérange, peut-être ? fait tout à coup l'importun, qui s'aperçoit du silence de sa victime.

— Non point, non point, fait celle-ci, vous pouvez continuer, car je ne vous écoute pas.

TINTÈBIN

Lè bon s'ein vant, lè crouïe reistant. L'è adi la mîma tralire. Rassovegnî-vo vâi quinna muta dè bravè dzein que sant z'u moo dû on par d'annaïe : dâi fennè qu'îrant dâi fennè dè sorta et ti clliau z'omo dè bon reincontro, que vo fâ maubin quan on liai su lè papâi que l'ant passâ l'arm'à gautze.

Lè bon s'ein vant... et Tintèbin reiste ! Tintèbin l'è on villio soûlon, on bocon tserropa et pirate assebin. Banbannâvè on iâdzo pè Saint-Surpi, et quemein nion ne lâi offressâi on verro à bâire, sè fot à brâmâ : « Mè vu mè néyî ! »

L'è bon. Décheint avau lo veladzo, sè branque dévant lo lé, tsampe via son crouïo tsapi ; ma tot per on cou sè revire, et à l'avi que l'étâi tot solet, ie fâ : « Ne vignant pas pî mè querî, clliau tonnerre ! eh bin, na, ne vu pas mè néyî ! »

Lè crouïe reistant...

LUVI DÈ LA DÉRUPA

CHANSON DU PÈRE GRIZE

MONSIEUR Samuel Gander, à Vaugondry, s'aidant de ses lumières et des souvenirs de ses voisins, a pu reconstituer une des chansons inédites du père Grize. Il a bien voulu nous la transmettre. Elle rappelle le temps où les gisements aurifères attiraient en Californie des milliers d'hommes de toutes les parties du monde, le temps surtout où ces aventuriers, célibataires pour le plus grand nombre, se lamentaient à l'idée de voir s'éteindre leur race et demandaient des femmes par la voie des journaux. A défaut d'autres mérites, le morceau du père Grize offre ainsi en quelque sorte un intérêt historique. Le voici :

Le départ pour la Californie.

(*Air du :* Zin, zin, rantanplan.)

Allons, partons, essaim de jeunes filles,
Qui désirez faire votre maison !
Je vous conduirai vers de très bons drilles
Pour qui l'amour est toujours de saison.
Dri, dri, dridridri,
Vous garnirez bien vos poches ;
Dri, dri, dridridri,
Vous trouverez des maris.

Jeunes amants, ma foi ! gare à vos belles !
L'or a séduit bien souvent un tendron.
L'homme, là-bas, ne peut vivre sans elles.
Il faut des femmes, et l'or est au colon !
Dri, dri, etc.

Maris, chez vous, ennuyés de vos femmes,
Embrassez tous la spéculation !
Vite, voyons, qu'on embarque ces dames !
Jamais, ma foi ! meilleure cargaison !
Dri, dri, etc.

Au diable soit la maudite gazette
Qui vient, chez nous, séduire nos amours.
Ma bell' n'était déjà que trop coquette,
Et je crains bien qu'elle me joue un tour.
Dri, dri, etc.

Sûr que, là-bas, vous attend la richesse
Et de l'amour, toujours jusqu'au menton !
Deux mill' louis ; voilà, belle jeunesse,
Voilà le prix que vaut un mirliton !
Dri, dri, dridridri,
Vous garnirez bien vos poches,
Dri, dri, dridridri,
Avec l'or on s'attendrit.

Embarquez-vous pour la Californie,
Où tout le monde est à califourchon !
Si vous rentrez, la poche bien garnie,
Vous trouverez assez de cornichons.
Dri, dri, dridridri,
Vous garnirez bien vos poches.
Dri, dri, dridridri,
Avec l'or on s'attendrit.

LE PÈRE GRIZE.

Purisme in extremis. — Arvers, l'auteur du sonnet fameux, atteint d'une maladie de la moelle épinière, pria la garde-malade qui le soignait de lui apporter un châle de laine pour se couvrir les épaules.

— Je vais le chercher à l'armoire.

— On dit « dans l'armoire », s'écria Arvers d'une voix sourde, et il rendit le dernier soupir.

Quant à Vaugelas, il murmura en expirant :

— Je m'en vais ou je m'en vas, puisque l'un ou l'autre se dit ou se disent.

L'auteur des *Remarques sur la langue française* ne pouvait pas pousser plus loin le souci de la dignité professionnelle.

CURIOSITÉ PUNIE

UN des paroissiens d'un jeune pasteur de la montagne avait reçu le surnom de *Ministre*. L'homme, qu'on voyait du reste rarement au temple, et le sobriquet intriguaient à la fois le conducteur spirituel de la paroisse.

Un jour, que ce dernier était descendu à la plaine et que, tranquillement, il dégustait une tasse de thé chez une de ses ouailles, celle-ci lui dit tout à coup (y mit-elle malice ? on ne sait) : « Eh ! M. le pasteur, vous désirez faire la connaissance de Ministre ? Tenez, le voilà qui passe ; il va traverser le pont. Sûrement il remonte chez lui. Si vous pouviez le rejoindre, pendant les deux heures de route que vous aurez à faire ensemble, vous pourriez savoir pourquoi on l'appelle Ministre. »

La dernière gorgée était chaude et le pasteur fit la grimace en l'avalant. Il abrégea les salutations et bientôt, grâce à ses longues jambes et au souffle de ses vingt-cinq ans, il eut rattrapé le montagnard, qui ménageait ses forces.

La glace fut bientôt rompue et la conversation prit même un ton de cordialité que l'offre d'un excellent cigare accentua encore. Au moment où le dernier lacet du chemin laissait apercevoir les parois brunes du village, par une trouée du feuillage soudain éclairci, le pasteur hasarda la question qui depuis longtemps lui brûlait les lèvres :

— Dites-moi, c'est bien vous qu'on appelle *Ministre ?*

— Oui, M. le pasteur.

— Pourquoi vous nomme-t-on ainsi ?

— Oh ! parce que... M. le pasteur.

Allons, racontez-moi ça.

— C'est que, M. le pasteur, c'est l'habitude de par ici, chacun a son surnom : il faut bien distinguer les gens ; il y a tant de familles qui ont le même nom.

— Voyons, il y a sous ce terme, évidemment flatteur, quelque chose que vous me voulez cacher. Avez-vous peut-être commencé des études autrefois, ou bien quelqu'un de vos parents...

— Oh ! que non, M. le pasteur, fit le montagnard d'un air innocent, mais... c'est que j'ai tant mauvaise langue. X.

PAPIER... MONNAIE

IL faut croire au progrès, mais aussi se résoudre à lui laisser du temps pour s'implanter chez nous. Or, si les écoles dites « nouvelles » en sont un et l'usage du chèque postal ou non un autre, nous n'en sommes pas encore au temps où c'est indiscuté. Oyez plutôt :

Dans un de nos cantons romands, une des écoles en question voit le nombre de ses élèves croître et multiplier.

Grand émoi ; car pour construire annexe sur annexe, il faut des matériaux et la municipalité trouve que le directeur gagne bien facilement son pain et défonce bien les routes de la commune. Aussi juge-t-on indispensable de lui demander un dédommagement sec et sonnant.

Bon homme, il s'exécute et de sa plus belle encre, adresse un chèque de cent francs dûment rempli, signé et parafé, à l'autorité.